

GILLES
LEGARDINIER

MON TOUR
DE MANÈGE



NOUVEAUTÉ

**MON TOUR
DE MANÈGE**

DU MÊME AUTEUR

L'Exil des anges, Fleuve Éditions, 2009 ; Pocket, 2010 ; Éditions Récamier, 2023.

Nous étions les hommes, Fleuve Éditions, 2011 ; Pocket, 2014 ; Éditions Récamier, 2023.

Demain j'arrête !, Fleuve Éditions, 2011 ; Pocket, 2013 ; Éditions Récamier, 2023.

Complètement cramé !, Fleuve Éditions, 2012 ; Pocket, 2014 ; Éditions Récamier, 2023.

Et soudain tout change, Fleuve Éditions, 2013 ; Pocket, 2015 ; Éditions Récamier, 2023.

Ça peut pas rater !, Fleuve Éditions, 2014 ; Pocket, 2016 ; Éditions Récamier, 2023.

Quelqu'un pour qui trembler, Fleuve Éditions, 2015 ; Pocket, 2017 ; Éditions Récamier, 2023.

Le Premier Miracle, Flammarion, 2016 ; J'ai lu, 2017.

Une fois dans ma vie, Flammarion, 2017 ; J'ai lu, 2018.

Vaut-il mieux être toute petite ou abandonné à la naissance ?, avec Mimie Mathy, Belfond, 2017 ; Le Livre de Poche, 2018.

Comme une ombre, avec Pascale Legardinier, J'ai lu, 2018.

J'ai encore menti !, Flammarion, 2018 ; J'ai lu, 2019.

Les phrases interdites si vous voulez rester en couple, avec Pascale Legardinier, J'ai lu, 2019.

Pour un instant d'éternité, Flammarion, 2019 ; J'ai lu, 2020.

Une chance sur un milliard, Flammarion, 2020 ; J'ai lu, 2021.

Mardi soir, 19 h, Flammarion, 2021 ; J'ai lu, 2022.

Le Secret de la cité sans soleil, Flammarion, 2022 ; J'ai lu, 2023.

J'ai commencé par mourir, Flammarion, 2024.

CINÉMA

Complètement cramé !

Un film écrit et réalisé par Gilles Legardinier
avec John Malkovich, Fanny Ardant, Émilie Dequenne,
Philippe Bas, Eugénie Anselin

(© 2023 Universal Pictures, Bidibul Productions, Superprod)

GILLES LEGARDINIER

**MON TOUR
DE MANÈGE**

ROMAN



© Flammarion, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Une bonne chose de faite. Enfin, si j'ose dire. On se satisfait comme on peut. Je m'étire en me laissant aller contre le dossier de ma chaise. Dehors, il fait nuit, un peu froid.

Depuis le modeste bureau aménagé dans un coin de mon appartement, je perçois la rumeur de la ville. J'en connais le tempo. J'ai bien assez de temps pour l'écouter. En ce début de soirée, je sais que l'animation du quartier ne va pas tarder à s'apaiser, dès que les gens auront terminé leurs derniers achats et rentreront chez eux. Pour ma part, je suis déjà à la maison puisque aujourd'hui, j'ai fini à 14 heures.

Devant moi sont alignés mes relevés de comptes et mes factures. Tout est pointé, vérifié, en ordre. Aucun problème. Rien ne dépasse. Ma vie peut officiellement être déclarée comme parfaitement rangée. Pas de quoi triompher pour autant, c'est surtout dû au fait qu'elle est simple. Plus que je ne le voudrais.

J'ai cuisiné à l'avance tous mes repas pour la semaine. Aucune lessive en attente. Techniquement, je suis en vacances jusqu'à demain matin. Un boulevard s'ouvre à moi.

Énorme ! Je suis libre de faire ce qui me chante durant les douze prochaines heures !

En songeant aux mille façons délirantes dont je pourrais utiliser ce temps, je suis prise d'un enivrant vertige. Quand je pense à ce que je vais en faire concrètement, l'enthousiasme retombe comme un flan sur du carrelage. Sans compter que j'ai besoin de mes huit heures de sommeil. Je ne dois pas plaisanter avec ça sous peine, le lendemain, de confondre les gens et les objets, jusqu'à parler à mon patron comme au chat de la voisine, en lui gratouillant le menton. J'ai déjà été à deux doigts de le faire. Je rejette néanmoins catégoriquement l'idée de me coucher tout de suite ou de confier mon cerveau à la télé. Autant m'enterrer vivante.

Je sens rôder autour de moi l'un de ces moments dont je me méfie, l'instant où, n'ayant plus de grain à moudre, je vais me retrouver en situation de prendre du recul. Par pitié, surtout pas ! Revoilà le spectre du BPP – Bilan Personnel Permanent – qui plane. Abominable perspective, le dernier ne datant que de quelques heures.

Loin d'être dépressive, j'ai simplement l'impression de passer à côté de ma vie. Tous les matins, le soleil se lève, mais aucune grande aventure ne démarre. Je suis à l'heure, je paye ce que je dois, je me présente là où je dois être et je fais ce que je peux pour les gens que j'aime. Pour le reste, je cherche, j'imagine, j'espère, mais ça ne me mène pas plus loin qu'à mon appart où personne ne m'attend.

Je suis une sorte d'oiseau migrateur qui s'efforce sans relâche de voler vers des contrées

plus hospitalières où il pourra couler des jours heureux. Mon instinct m'assure qu'elles existent, sauf que je ne sais pas où elles sont, ces satanées contrées. Je n'ai même pas une vague direction pour me guider.

Parcourir des milliers de kilomètres ne me fait pas peur, ce sont les étapes qui m'angoissent. Les entre-deux où l'on se pose, sans carte et en ignorant combien de bornes il va encore falloir battre des ailes. J'avance, sans but précis, avec pour unique moteur le désir de trouver enfin ma place. Quand est-ce qu'on arrive ? Avec qui ?

Ce soir, je suis posée dans mon F2 financé à crédit, une sorte de branche au troisième étage, sans boussole ni repères, attendant qu'une aube veuille bien m'éclairer. Je sais que je ne suis pas la seule créature à chercher ce paradis promis, nous sommes des millions à envisager de construire un nid pour peut-être faire un œuf ou deux. Pas au plat.

Si ma vie ressemblait à une soirée dansante, je me trouverais pile à l'instant où l'orchestre marque une pause entre deux morceaux. Bien qu'encore jeune, j'ai déjà vécu quelques rocks endiablés et chaloupé sur plusieurs bossas-novas. J'ai aussi beaucoup valsé, jusqu'à finir dans le décor. Je suis curieuse de savoir ce que les musiciens comptent jouer ensuite, parce que ces derniers temps, le silence devient assourdissant, au point que je préférerais entendre n'importe quelle musique plutôt que l'écho de mes pensées. Quelqu'un aurait-il le programme ?

Je me prends à rêver d'imprévu, d'inattendu, pourquoi pas de révolution... mais je me garde bien d'y songer trop précisément parce que j'ai

déjà eu l'occasion de constater que parfois, ce que je souhaite vraiment finit par se produire et qu'ensuite, le résultat m'échappe totalement. La première fois, c'était au collège, le jour d'une interro de maths cruciale puisqu'elle allait se traduire par l'unique note du trimestre. Je n'étais pas du tout prête. Mon programme de révisions avait pourtant été bien conçu, mais absolument pas respecté. Tout ça pour les beaux yeux d'un garçon. En général, quand ça déraile dans nos vies, ils ne sont jamais loin, et ça commence très tôt. À l'époque, je l'ignorais encore. Depuis, j'ai appris que de toute façon, qu'ils soient là ou non, ils nous font souvent faire des choses qu'on ne devrait pas... En l'occurrence, celui-là était bien présent et le problème n'est pas ce qu'il m'a fait faire, mais plutôt ce qu'il m'a empêchée d'accomplir. Mettez-vous à ma place : entre aligner les exercices de maths et aller l'encourager à sa compétition d'athlétisme en espérant qu'en cas de victoire il vous embrassera peut-être, que choisiriez-vous ? Résultat, je n'ai rien fichu pour préparer l'interro. De toutes mes forces, j'ai prié pour que le prof se casse une jambe ou se fasse kidnapper par le Front de Libération des Équations Non Résolues. Lorsque la surveillante nous a annoncé qu'il serait « malheureusement » absent, étrangement, ce n'est pas la joie qui m'a submergée mais la culpabilité.

J'ai imaginé le pauvre bougre retenu en otage par un chiffre 6 psychopathe qui lui pointerait une racine carrée sur la tempe. Ou dévoré par une horde de fourmis rouges à la solde de mes désirs. Les enquêteurs allaient tomber sur

son squelette impeccablement décapé dans une ruelle sordide, tenant le sujet du contrôle dans ce qui lui restait de main. Un crime parfait dont je serais l'instigatrice par la seule force de ma pensée. Je vous jure que je me suis posé des questions. Avais-je ce pouvoir ? Fallait-il le vendre sur eBay ? Était-il honnête d'asservir le destin du monde au seul bénéfice de mes petits intérêts ?

J'ai obtenu un semblant de réponse dès le lendemain, vers 8 h 30, lorsque le prof a réapparu. Nous n'avons jamais réussi à savoir pourquoi il avait été absent, mais on s'est pris le contrôle. 2 sur 20, et je ne me souviens même plus du prénom du garçon. Je me rappelle simplement que lui avait gagné sa compétition et qu'au lieu de m'embrasser, il avait sauté dans les bras de ses potes.

De ces années, j'ai retenu de nombreuses leçons concernant les mâles et nos relations avec eux. À leur sujet, mon enthousiasme sauvage associé à une crédulité absolue s'est mué en un fragile espoir de finir par en dénicher un pas trop pourri. Je suis passée de la chasse au grand fauve dans les plaines infinies à la traque du yéti en doutant régulièrement de son existence. Parfois, j'ai froid.

Au-dessus de mes factures et relevés, mon regard se pose sur une photo. Pas celle avec mes parents et ma sœur, ni celle de ma bande de copines. L'image qui m'attire est d'un autre genre. Elle m'accompagne depuis toujours. Au-delà d'un souvenir d'enfance, c'est un véritable doudou visuel. Le cliché parfait d'un chaton qui saute avec toute l'énergie de son jeune

âge pour tenter d'attraper un papillon. La scène a été immortalisée dans un écrin d'herbe tendre au cœur d'un printemps idéal. L'adorable félin est pelucheux à souhait et les ailes du papillon éclatantes dans la lumière. Je devais avoir environ cinq ans lorsque je l'ai découverte dans une des revues que me rapportait mon père. C'était l'un de nos rituels du soir, lorsqu'il rentrait du travail. Je l'attendais avant de m'endormir. Nous lisions tous les deux, ou plutôt je l'écoutais me faire la lecture. J'adorais ces moments ensemble, lui assis sur le bord de mon lit et moi blottie dans mes oreillers. À l'époque, l'image m'a instantanément fait éclater de rire. Elle m'a fascinée. Jour après jour, son effet ne s'est pas démenti. Je demandais tous les soirs à la revoir. Pour me faire plaisir et la protéger, quelques mois plus tard, Papa l'a finalement encadrée. Sans doute l'un de ses cadeaux qui m'a le plus émue, et il y en a pourtant eu beaucoup. Son sourire tendre et complice en me tendant le paquet reste gravé dans ma mémoire.

Depuis, ce modeste cadre est finalement le seul objet que j'ai constamment gardé avec moi, même quand on avait refait ma chambre au moment du grand chambardement de l'adolescence. Il m'a suivie lorsque je suis partie faire mes études, puis quand j'ai emménagé ici. Il y a dans cette scène la magie d'une réalité saisie au vol. Je l'aime toujours autant car rien qu'en la regardant, je me sens aussitôt proche de mon père, comme au soir où je l'ai vue pour la première fois. Comme si l'élan de cette réjouissante impulsion résistait aux bourrasques qui ont depuis balayé mon parcours. Un lien direct

avec le pays béni de l'enfance. Un trésor que la réalité de la vie n'a pas réussi à brader aux enchères.

J'observe l'image. Comme pour toutes les photos qui nous touchent profondément, la perception que l'on en a évolue, nous renvoyant à ce que l'on est devenu au fil du temps. Même après des années, un nouveau détail surgit toujours inmanquablement. Ce que l'on comprend change, aussi.

Inutile de se mentir : le papillon n'est plus de ce monde depuis longtemps et le chaton est devenu au mieux un bon gros matou à la longévité exceptionnelle, mais plus probablement un émouvant souvenir pour ceux qui l'ont aimé. D'autres paramètres sont venus éclairer la scène, au point de la réécrire. Enfant, je n'y ai vu qu'un jeu naturel qui me faisait rire. Mais en grandissant, j'ai compris que si le félin s'en donnait à cœur joie, le papillon, lui, risquait sa peau. Suivant que l'on se place du côté de l'un ou l'autre des protagonistes, la perspective se modifie radicalement. La pauvre bestiole qui volette de toutes ses forces pour survivre a dû éprouver la peur de sa vie. S'en est-elle seulement sortie ? C'est avec cette image que j'ai compris que même la situation la plus innocente, la plus rigolote et la plus évidente en apparence ne peut se résumer à une seule lecture. La perception dépend du point de vue. À partir de là, j'ai accueilli mes sentiments, même les plus sincères, avec une sorte de prudence, un filtre, comme si je les déployais en terrain miné. Beaucoup m'ont d'ailleurs explosé à la tête.

Un tintement étouffé me tire de mes songeries. On vient de sonner à ma porte.

Je n'attends personne. Sans doute ma voisine âgée qui vient sous prétexte de m'emprunter du beurre ou de la farine. Elle se sent seule en cette fin d'automne, et je la comprends.

2

Coup d'œil par le judas. C'est le facteur. En début de soirée ? Bizarre, mais sans doute passe-t-il pour les calendriers de fin d'année.

J'ouvre en laissant la chaîne de sécurité.

— Bonsoir mademoiselle. J'ai du courrier pour vous.

Je reconnais soudain son visage. Ma mâchoire se décroche.

— Florian ? Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Imperturbable, il déclare :

— J'ai un envoi postal recommandé à votre attention.

Il m'annonce ça sans broncher. Comme s'il y croyait. Je n'en reviens pas. À la fois bluffée et déjà énervée. Ce type me fait vraiment de l'effet, mais pas celui qu'il espère. Non, mais regardez-le !

— Je t'en supplie, Florian. Ne me dis pas que tu as recommencé...

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Il est parfait dans son rôle, avec sa petite casquette et son blouson de la Poste. Je crois que je vais hurler. Lui se tient là, peinard, comme si tout était normal. Au fond, il doit jubiler de

me jouer ce tour. Il sourit mollement, comme un type qui serait tombé sur un coin à champignons. Il feint de ne pas connaître mon nom et le lit sur l'enveloppe.

— Vous êtes bien Amandine Aubertin ?

C'est pas possible ! Il a recommencé ! Ce n'est pas uniquement ma mâchoire qui va se décrocher. Les bras et la fesse gauche vont suivre. Je vais finir en tas sur mon parquet. Mais cette fois, je ne vais pas me faire avoir. C'en est trop. Non, je vais plutôt lui faire bouffer sa casquette, son courrier, et même son vélo s'il en a un. Ce type est un chewing-gum collé sous ma semelle, une malédiction millénaire ! Quelle injustice ! Je n'ai marché sur rien et je n'ai pillé aucun tombeau !

Je ne peux en vouloir qu'à moi-même. Ça m'apprendra à liker n'importe qui en désespoir de cause. Quelques minutes après l'avoir rencontré en vrai, j'avais déjà senti qu'il était « spécial ». Saletés de sites de rencontres ! La foire aux mensonges, aux entourloupes et aux mecs dont personne ne veut. On comprend pourquoi en l'occurrence. Pas méchant, le Florian, mais des circuits grillés sur la carte mère.

J'ai mis fin à notre « relation » après seulement deux semaines d'une histoire vouée à l'échec. Lui n'a pas voulu lâcher l'affaire. Il s'est accroché. Et quand je dis « accroché », c'est un euphémisme. Il m'a harcelée de messages au point que j'ai été obligée de changer de numéro. Ça ne l'a pas arrêté pour autant. Il a tout envahi : ma boîte mail, celles de mes copines, et même le pare-brise de ma voiture. C'en était

à un point tel que Google m'a conseillé de le mettre en favori !

J'ai tenu bon. Je me suis obstinée à jouer l'indifférence en pariant qu'il finirait par renoncer. Mais pas du tout. Bien au contraire. Comme si me refuser à lui renforçait son attirance. Un tordu, je vous dis.

Le bougre a trouvé le moyen de se faire embaucher comme vendeur au Minimarket où j'avais l'habitude de faire mes courses en rentrant du travail. Tous les jours, il me guettait. Du bout des lèvres, il me souhaitait la bienvenue avec un regard de rongeur en chaleur. Il me susurrait qu'« il ne vivait que pour le moment où je venais acheter mes fruits ». Dans les allées, il me suivait comme un esclave, se précipitait tel un garde du corps dès que quelqu'un risquait de me bousculer. C'était *Bodyguard* devant les surgelés ! Et vous savez la meilleure ? Impossible de me plaindre. Pour une raison que j'ignore, on n'a pas le droit de fouetter les gens parce qu'ils sont trop gentils ! J'ai été obligée de changer de boutique, et même si ce n'est pas aussi bien, au moins, c'est une affaire familiale où ils n'embauchent pas de vendeurs.

Florian n'a pas abandonné là non plus. Il ne lui a fallu que deux semaines pour découvrir l'existence de la chorale où j'avais suivi une copine. Ce boulet s'est inscrit. Il se débrouillait toujours pour se placer derrière moi. Il me beuglait les chansons directement dans les oreilles, puis me murmurait des déclarations enflammées empruntées aux hits des plus grands chanteurs. « You are so beautiful », « Everything I do, I do

it for you », « I wanna know what love is, I want you to show me ». Dans tes rêves, blaireau ! Il m'a tout sorti, ce crétin. Un peu plus et on finissait à *La Danse des canards*. Un calvaire auditif. Cette fois cependant, je n'ai rien eu à faire, parce que les autres membres du club se sont chargés de le virer.

J'ai ensuite vécu dans la peur de le voir réapparaître, en pompiste, en lapin de Pâques, en pigeon sur le rebord de ma fenêtre. Je devenais parano, je voyais son visage dans les nuages et il me déclarait sa flamme en pleurant de la pluie.

Peu à peu, mes angoisses se sont calmées. Depuis quelques mois, je n'entendais plus parler de lui. Quel soulagement ! Je pensais qu'il s'était enfin trouvé une autre muse, mais apparemment pas.

— Tu n'as pas le droit de faire ça, Florian.

— Je n'ai pas le droit de trouver un travail honnête et de le faire correctement ?

— Tu comprends parfaitement ce que je veux dire.

— Non, justement.

Il plisse les yeux et s'approche de l'entrebâillement pour murmurer :

— Quand tu me dis que nous deux c'est impossible, je ne comprends pas ce que tu veux dire. Que nous deux ça n'a aucune chance de marcher, non plus. Tu es la femme de ma vie. C'est comme ça, je n'y peux rien. Tout est fade sans toi, tout est triste et je mange froid.

— Essaie le micro-ondes. Florian, cette discussion, on l'a déjà eue. Je t'aime bien...

— Nous y voilà enfin !
— Non, Florian ! Je t'aime bien et ça s'arrête là.
— Mais qu'est-ce que tu me reproches, à la fin ?

— Rien, mais ça ne suffit pas pour que je veuille vivre avec toi !

Il recule d'un pas et me considère de la tête aux pieds.

— Tu es jolie comme ça, un peu négligée, dans le douillet confort de ton petit nid.

Je vais lui en coller, du douillet confort, et avec de l'élan encore.

— Cette remarque est tout à fait déplacée venant d'un employé des Postes.

Il se ressaisit.

— Vous avez raison – il relit mon nom pour s'en assurer –, mademoiselle Aubertin. Je vous prie d'accepter mes excuses les plus sincères. Si je vous ai d'une quelconque façon laissée penser que...

— Vous avez du courrier pour moi, c'est ça ?

— Oui, un recommandé.

— Puis-je l'avoir, s'il vous plaît ?

— Il va me falloir une pièce d'identité...

— Tu rigoles, j'espère ?

— Pas du tout. Puisque tu t'obstines à m'ignorer, c'est un peu la première fois que je vous rencontre... mademoiselle Aubertin.

Il se fout de moi. Ce mec est dangereux. Je suis confrontée à une nouvelle espèce de malade mental : le pervers postal. Il n'en existe qu'un seul exemplaire et il est sur le pas de ma porte. Champagne !

— J'hallucine. Florian, arrête ça.

— Je suis désolé de vous courroucer les nerfs, mais le code des PTT est formel : « Lors de toute remise d'un pli recommandé, le préposé doit obligatoirement s'assurer de l'identité du destinataire au moyen d'un document officiel. »

C'est un cauchemar. Je vais l'assommer, lui arracher ma lettre et repousser son corps dans l'escalier. Quelqu'un le balaiera plus tard.

Il me fixe droit dans les yeux. Je le connais, il ne bougera pas. J'attrape mon sac avec les gestes saccadés d'un robot en surtension. J'en extrais mon passeport, l'ouvre à la bonne page et le lui exhibe sous le nez comme les agents du FBI dans les séries américaines. Il fait mine de vouloir le saisir, mais j'esquive.

— N'y pense même pas.

Il se penche pour mieux lire.

— Vous êtes née le 6 octobre... Au fait, tu as trouvé mes fleurs sur ta voiture ?

— C'est votre façon de faire votre métier honnêtement et correctement ?

Il reprend l'examen du document et murmure :

— Même sur une simple photo d'identité, tu as tellement d'allure... Je regrette simplement qu'il manque ton sourire. J'en ai une de toi, où tu souris. Tu te souviens, le premier soir, quand je t'ai invitée à la pizzeria ?

— Florian, ma lettre, s'il te plaît.

Il s'attarde sur le descriptif.

— « Yeux verts. » C'est nul. Ils sont « émeraude », et sublimes.

Je trépigne :

— Si tu continues, j'appelle la police...

Il s'en fiche et, très à l'aise, ajoute :

— Tu as remarqué ? Ton nom et le mien commencent par la même lettre. Quand on se mariera, ça ne changera rien pour tes initiales.

Je referme mon passeport comme j'aimerais lui claquer la porte à la figure.

— Florian, ça suffit. Donne-moi cette lettre.

— Pas de stress, ma Poussinette, ça ne vient pas d'une banque.

Il m'a appelée « Poussinette ». J'ai l'aiguille qui vient de passer dans le rouge. Je vais le cuisiner au court-bouillon. Vif.

— C'est d'un notaire, apparemment, précise-t-il. Même pas de la région.

L'info me détourne un instant de ma rage.

— Un notaire ?

Il hoche la tête en soupesant la lettre qu'il garde jalousement. J'essaie de mieux voir, mais il plaque l'enveloppe contre lui, la respirant en prenant un air ému. Il savoure son emprise sur moi. Mignable petit pervers à casquette.

Je réalise tout à coup qu'il pourrait bien espionner la totalité de mon courrier. Le fait-il réellement ? La foule du stade se lève à l'unisson pour faire la ola en chantant à tue-tête : « Évidemment, pauvre tarte ! »

S'il occupe cet emploi depuis plus d'une semaine, il a forcément vu passer la carte postale de Shanny qui ironisait sur lui. Scrogneugneu. Mes Patates vont encore s'en payer une bonne tranche à mes frais...

3

À peine sortie de l'ascenseur, je perçois l'écho de leurs éclats de rire venu du fond du couloir. Les voisins vont nous haïr.

Trop heureuse, je fonce en direction de la folie et de la vie ! J'ai déjà le sourire lorsque je sonne. Premier jeudi du mois. Notre traditionnel Conseil de guerre. Pour rien au monde je ne louperais ce rendez-vous. Mes Patates ! Elles sont les miennes et je suis la leur. On s'est surnommées ainsi en terminale, parce que dans un kilo de pommes de terre, il y en a environ six quand elles sont belles, et c'est exactement ce que nous sommes. Ce soir, on se retrouve chez Shanny, mais c'est Nell qui m'ouvre. On s'embrasse chaleureusement.

— Par pitié, ne me dis pas que je suis la dernière...

— Ne t'en fais pas, Ambre vient d'appeler. Elle croyait que c'était chez Yasmine...

On rit déjà de notre amie étourdie. Nell rayonne. Je la trouve différente. Qu'est-ce qui a changé ?

— Ça te va super bien les cheveux détachés. Tu es magnifique !

— Ce n'est pas volontaire : je me suis fait voler ma barrette au travail.

— On t'a piqué ta barrette à l'école ?

— Je m'étais endormie. Ils en ont profité, les petits monstres. À mon réveil, pas moyen de la récupérer. Même sous la torture, ils n'ont rien avoué. Mais je sais que c'est eux.

Nell est instit en CE1. Il n'y a pas que la valeur qui n'attend pas le nombre des années. C'est pareil pour le vice. Que les petits la dépouillent pendant son sommeil ne me surprend qu'à moitié ; c'est qu'elle s'endorme au milieu de ses élèves qui m'étonne. C'est l'une des plus énergiques d'entre nous.

— Tu es enceinte ?

— Je ne crois pas.

— Narcoleptique ?

— Juste épuisée. On se voit davantage avec Noah et il ne me laisse pas de répit. C'est un animal...

— Si tu en es à t'écrouler au milieu de ta classe, tu devrais lui demander de se calmer.

Son œil pétille.

— Pourquoi diable ferais-je ça ?

Je ne veux pas savoir.

Elle m'entraîne vers le salon où les copines se racontent déjà leurs dernières semaines. Je m'inquiète pour la classe de Nell :

— Tes gamins n'ont pas fait de bêtises pendant que tu roupillais ?

— Ils se sont occupés. Du dessin, principalement, y compris sur moi. Ils ont aussi nourri les poissons rouges. Les brownies étaient encore au fond de l'aquarium...

Je suis accueillie par des cris et une avalanche de câlins, d'accolades et de bisous. Ma famille de cœur, ma bande, mon commando. Quand on est ensemble, tout va bien. On a notre proverbe perso pour l'expliquer : « Tout ce qui ne me tue pas me fera rire avec mes Patates ! »

On ne s'épargne rien, on ne se cache rien. Maladies, déprimés, évier bouchés, ruptures, rêves brisés, pneus crevés, rien ne résiste à notre alchimie. Ça fuse, les regards se croisent, on se parle autant avec les yeux qu'avec les mots, toujours avec le cœur. Je mesure chaque jour la chance que j'ai de les avoir dans ma vie. Alix, toujours de bonne volonté, a déjà tartiné des toasts des deux côtés pour économiser le pain de mie. C'était la meilleure d'entre nous en trigonométrie...

La soirée débute toujours par les bulletins de situation déballés sans faux-semblants. Nell sera bientôt en vacances scolaires – sans barrette – et elle prend le risque de partir un peu avec Noah qu'elle fréquente depuis quelques mois. Un test de vie commune grande nature, selon elle. Shanny galère pour retrouver du travail et si ça continue, pour des raisons financières, elle ne pourra pas garder son appart. L'idée de retourner chez ses parents lui file le cafard. On est trois à lui proposer de l'héberger. Yasmine, elle, est contrariée parce qu'elle a fait un test de personnalité sur Internet et qu'elle encaisse très mal que son animal totem soit le lombric.

Au fil des conversations souvent décousues, chacune raconte ce qui l'enthousiasme comme ce qui lui détruit le moral. Chaque fois, je suis touchée de constater ce qui définit nos parcours

de vie. C'est souvent le cœur qui nous guide, et c'est au final son état qui conditionne notre forme. Parfois les Patates ont la frite, parfois elles sont en purée. L'avantage, c'est qu'il y en a toujours une pour remonter les autres.

Ambre arrive enfin. Elle nous parle tout de suite de son mariage, qu'elle et son compagnon préparent depuis déjà deux ans. Ce sont les maîtres de la planification. Tout est préréglé au millimètre. Je ne vois pas la vie ainsi, mais c'est son truc. Nous sommes toutefois plusieurs à trouver étrange qu'ils reculent sans arrêt la date, officiellement pour des raisons logistiques. Personne ne lui en fera la remarque avant qu'éventuellement, elle ne nous confie ses propres doutes. Alix, quant à elle, est en train de créer une appli pour mettre en contact les gens qui ont peur du noir avec ceux qui oublient d'éteindre la lumière. Elle dit que « les défauts compensés, c'est l'avenir ». Pour ma part, j'ai soigneusement pris la parole en dernier.

— Et toi Amandine, quoi de neuf ?

Je ménage mes effets, posant ma voix :

— Je tiens d'abord à vous avertir solennellement : si vous vous moquez de moi, j'arrête de raconter. Si vous esquissez la moindre plaisanterie sur mon karma ou ma...

— Florian est revenu ! coupe Yasmine.

— J'y crois pas ! s'exclame Nell. Il t'a retrouvée ? Mais quelle sangsue, ce mec !

Je n'ai pas le temps d'en placer une. Ambre renchérit :

— Il est quoi cette fois ? Ton laveur de vitres, le type du vestiaire à la piscine ?

— Mon facteur.

Éclat de rire général. Shanny embraye :

— Compte sur moi pour t'écrire dès demain en précisant sur l'enveloppe qu'il a toujours été mon préféré et que je ne comprends pas que vous ne soyez plus ensemble.

Hilarité complète, moi y compris, même si je sais qu'elle est capable de le faire.

— Il est timbré ! lance Yasmine. Normal qu'il finisse à la Poste !

— Comment t'en es-tu aperçue ? me demande Alix.

— Il m'a apporté un recommandé. Je ne vous raconte pas la tête que j'ai faite en le découvrant en postier sur le pas de ma porte...

— Toujours aussi sexy qu'une bombe anti-crevaision ?

La remarque de Nell les déchaîne. Je vous avais dit qu'elles ne m'épargneraient rien.

— Riez, riez, mais ce n'est pas la seule nouvelle dans ma vie !

Elles ouvrent des yeux ronds. Roulement de tambour...

— Savez-vous ce que c'était, ce recommandé ?

Je lève le doigt, qu'elles suivent du regard comme des labradors qui spottent une saucisse.

— Un notaire m'a écrit pour m'informer que « ma présence est requise lundi prochain, lors de la lecture du testament de M. Christophe Bellanger, récemment décédé ».

Silence sépulcral.

— Qui c'est, Christophe Bellanger ?

— Pas la moindre idée.

— Tu es triste ? s'inquiète Alix. Je te présente toutes mes condoléances.

— C'est gentil. Mais ce n'est pas la peine.

- Tu ne le connais vraiment pas ?
- Jamais entendu parler.
- Quelqu'un pour qui tu as fait un truc important sans t'en rendre compte ?
- J'ai beau chercher, je ne vois pas.
- Un des juges du championnat de GRS qui t'a prise en pitié et qui te lègue 70 euros ?

Coup bas d'Ambre. Tout le monde s'esclaffe, Shanny s'enflamme :

— Peut-être un milliardaire qui te lègue sa fortune parce qu'un jour, il t'a croisée et a remarqué l'étincelle de bonté dans tes yeux ?... Étincelle qui te vaut d'ailleurs d'attirer tous les chelous des sites de rencontres !

Ça rigole encore.

— J'avoue que depuis que j'ai lu le courrier, j'ai imaginé beaucoup de possibilités, mais pas celle-là.

Les filles partent en roue libre. Elles se payent franchement ma tête. Pourquoi suis-je pliée de rire avec elles ? Tiens, je viens de flanquer de la tapenade partout sur mon jean avec les toasts bi-tartinés de cette folle d'Alix.

Nell voit déjà loin :

— Tu vas peut-être devenir millionnaire, c'est génial ! Tu n'auras plus jamais à travailler !

Ambre, juriste de métier, tempère :

— Le défunt a peut-être assorti son legs d'une clause particulière, genre tu auras l'argent à condition de consacrer ta vie aux manchots galeux ou aux poneys unijambistes...

J'essaie d'imaginer un poney unijambiste pendant qu'elles surenchérisent. À ce stade, je pense utile de vous préciser que jusque-là, toutes s'étaient montrées relativement saines

d'esprit et que la plupart d'entre elles ont fait des études supérieures.

Alix lève la main en s'écriant :

— Je sais !

Tout le monde est suspendu à ses lèvres comme si elle allait prédire nos dates de mariage et le montant de nos retraites. Ambre vient à son tour de ruiner sa jolie veste avec un toast farce et attrape.

— Je sais ! insiste Alix comme une possédée, les yeux perdus dans l'azur du plafond blanc. C'est la grand-mère de Florian qui lui offre les moyens de te séduire. Il te fera bâtir un palais. Mais en échange de cette énorme somme d'argent, tu devras devenir sa femme.

— Alix, le mort, c'est un monsieur, on vient de le dire.

Elle ne vacille pas.

— La grand-mère de Florian le postier a dû se faire opérer juste avant de mourir pour que tu ne voies pas le coup venir...

— De toute façon, il est tellement stupide qu'il n'aura jamais le permis de construire pour le palais !

Dans le bazar ambiant, Shanny me fixe. En aparté, elle me demande, en articulant bien pour que je puisse lire sur ses lèvres :

— La grand-mère de Florian est un trans ?

On ne change pas une équipe qui gagne. Comment ai-je pu croire qu'une bande de frappées pareilles m'aiderait à y voir plus clair ? Je ne vais trouver aucune réponse grâce à elles, mais ce soir, je m'en fiche ! Qui veut un toast qui tache ?

D'un pas soutenu, je remonte une avenue cossue comme on en trouve dans les téléfilms policiers tournés en province. Des arbres majestueux jalonnent les trottoirs le long desquels, derrière des grilles monumentales, s'alignent des villas hors de prix d'un goût parfois surprenant. Un décor désuet, idéal pour des intrigues où le cardiologue couche avec la femme du député qui va tuer le pharmacien parce qu'il ose faire chanter celle qu'il aime encore malgré tout. Sa femme, pas le pharmacien. Suivez un peu.

Difficile de se dire que la vie pétille dans ce genre de quartier. On doit vite pouvoir s'ennuyer. Alors autant assassiner quelqu'un ! Ça ou le Uno, ça occupe.

Qu'est-ce que je fais là ? J'ai posé une journée de congé alors que je ne sais absolument pas à quoi m'attendre avec cette « ouverture de testament ». Cela me perturbe beaucoup. À part mes Patates, je n'en ai parlé à personne. Pas même à mes parents.

Quel rôle le défunt m'a-t-il attribué par-delà sa mort ? Ce courrier est tombé dans ma vie comme une météorite. À quel impact dois-je

m'attendre ? Ils m'ont peut-être confondue avec une homonyme. Une erreur, tout simplement. Il y a de bonnes chances pour que ce soit cela.

J'ai essayé d'appeler l'étude notariale pour vérifier, mais il m'a été sèchement répondu qu'aucune information ne serait divulguée avant la lecture officielle du document. J'ai les tempes qui battent, la boule au ventre. Je déteste être confrontée aux institutions. J'ai toujours la sensation de me présenter pour un examen que je vais rater, ou pire, face à des juges qui ont droit de vie et de mort sur moi.

Malgré la montée, j'allonge le pas pour ne pas arriver en retard. Ça va se jouer à la minute près. Je lutte contre une pente de plus en plus raide. Si je m'arrête maintenant, même à pied, je vais devoir serrer le frein à main.

Décidément, l'univers entier semble se liguer pour m'empêcher de rejoindre ce mystérieux rendez-vous. Le retard du train, mon manteau coincé dans la porte de mon appart lorsque je suis partie aux aurores, jusqu'à mon téléphone qui n'a pas de réseau pour me guider mais qui en trouve pour me proposer des vidéos de tortues qui rotent. En attendant, dans l'immédiat, j'ai les jambes qui prennent cher. Soudain, la côte me lasse. Tiens, je ne m'attendais pas à utiliser cette phrase un jour. On dirait une contrepèterie. Blague à part, je devrais peut-être céder à la gravité et rebrousser chemin. Repartir en arrière et me laisser glisser ; m'enfuir en dégoulinant dans le sens de la descente. Une échappatoire facile, sauf si je croise une bouche d'égout.

Ma vie est remplie d'innombrables situations où je me suis acharnée à poursuivre alors que j'aurais dû suivre l'inclinaison naturelle des choses et me détourner. Aller toujours de l'avant, c'est beau quand on est dans l'infanterie mais parfois, pour le commun des mortels, le salut est dans le demi-tour. Je ne compte plus les cas où j'ai persévéré envers et contre tous les signes, pour me prendre le mur à la fin. À croire que les obstacles m'attirent jusqu'à ce que je me fracasse dessus. Bien des fois, j'ai réussi l'exploit de me donner énormément de mal, pour réussir en fin de compte moins bien que si je n'avais rien fait du tout. C'est décidé : quand je serai grande, j'ouvrirai un Musée des Occasions Ratées de Laisser Glisser. Trop classe. Je vois déjà le fronton avec le nom inscrit en lettres d'or. On y trouvera plusieurs sections telles que « J'aurais dû me taire même si j'avais raison », « J'aurais dû dormir même si j'avais pas sommeil », « J'aurais pas dû lui parler », « J'aurais pas dû manger ça », « J'aurais pas dû faire confiance », sans oublier ce qui s'annonce comme une salle essentielle : « J'aurais jamais dû m'asseoir là-dessus ».

Je persiste cependant à foncer vers l'adresse. Qu'est-ce qui m'incite à continuer ? Quelle est ma motivation ? La vraie, celle que je ne dirai qu'à mon hérisson en peluche fétiche qui peut tout comprendre et m'accepte comme je suis.

Suis-je venue dans l'espoir de récupérer une collection unique au monde de tire-bouchons ? Le royaume imaginaire qu'un allumé a fondé dans un pot de fleurs ? J'en doute. Pour ramasser un paquet de pognon ? Franchement pas.

L'appât du gain ne signifie pas grand-chose pour moi. D'ailleurs, pourquoi quelqu'un, mort qui plus est, me ferait-il cadeau d'une fortune ? J'ai assez d'expérience pour me méfier des contes de fées. La dernière à qui on a offert une pomme l'a payé cher. Et ce n'était qu'une pomme ! Grosse indigestion, qui a provoqué une somnolence carabinée ayant entraîné une incapacité de travail de plusieurs semaines qui a failli lui coûter sa place d'employée de maison chez Atchoum et ses copains. Si elle s'est pris ça pour une pomme, qu'est-ce qui m'attend pour des liasses de billets ?

Bien que puissamment avertie des risques encourus, pourquoi suis-je en train de marcher au pas de charge ?

La réponse n'est pas longue à émerger. C'est tout simplement la curiosité qui m'anime. Je *veux* savoir. Pour une fois qu'il se passe quelque chose d'un peu excitant dans ma vie ! Je veux comprendre pourquoi un homme dont j'ignore tout m'a associée à ses dernières volontés. Je suis dans un de ces films produits à la chaîne dont, un peu malgré soi, on veut connaître le dénouement parce qu'ils trouvent quand même un écho en vous. Sauf que cette fois, je ne vais pas pouvoir accélérer la lecture pour aller directement à la scène finale.

J'aperçois enfin l'enseigne dorée de l'office notarial. Je touche au but. Sans trop savoir pourquoi, je me mets à courir alors que je n'ai même pas deux minutes de retard.

L'étude est installée dans un hôtel particulier dont je franchis les hautes grilles ouvertes dans un glorieux sprint final. Je décélère en

traversant la cour gravillonnée. Je calme ma respiration. Mes pas sur le gravier produisent ce son si caractéristique. Ça sonne chic. C'est bien, le gravier. Quand vous marchez dessus, vous avez toujours l'air de gagner plus que ce qu'il y a écrit sur votre feuille de paye.

D'élégantes berlines – toutes allemandes et noires, quel cliché ! – sont alignées le long d'une haie parfaitement taillée. Dans le téléfilm, il y aurait celle du cardiologue garée juste à côté de celle du pharmacien, sur laquelle la femme du député aurait grossièrement gravé avec sa clé : « Elle est un peu dure à avaler, la pilule, gros fumier ! » Comprenne qui veut, comprenne qui peut. Je flippe tellement que j'ai la tête qui part en vrille.

Je gravis les marches du perron, pénètre dans le bâtiment et me dirige vers le comptoir d'accueil, encore légèrement essoufflée. Sans la moindre hâte, la dame en chemisier sobre et sombre relève la tête. Elle m'évalue. Elle accompagne son diagnostic d'un mouvement de tête minimal qui, dans son code social, signifie certainement « Hello ! ». Son regard – même si je ne souffre d'aucune paranoïa – laisse poindre un soupçon de mépris.

— Bonjour, annoncé-je, je suis Mlle Aubertin. J'ai rendez-vous avec maître Jantzer pour une succession.

Elle ne répond rien et décroche son téléphone avec la même lenteur que lorsqu'elle a relevé la tête. D'une voix atone, elle déclare dans le combiné :

« *Elle* vient d'arriver. »

Le doute n'est plus permis : je suis une créature maudite dont prononcer le nom peut vous porter la poisse sur trois générations.

Elle raccroche au ralenti. En fait, c'est peut-être une tortue. Il faudra que je vérifie les vidéos de mon téléphone, elle y figure certainement.

Une voix sourde s'insinue dans ma tête, murmurant : « Amandine, ça pue ! Quoi que dissimule cette affaire d'héritage, tu vas au-devant de gros problèmes. » D'où sort-elle, cette voix ? Je ne l'avais jamais entendue. Émane-t-elle d'une partie inconnue de mon inconscient ? En tout cas, elle n'articule pas très bien. Je parie qu'elle était en train de manger des biscuits quand elle s'est crue obligée de me parler.

Je suis terrifiée. D'habitude, je n'ai déjà pas trop confiance en moi, mais là on atteint un autre niveau. Mal à l'aise comme si j'avais quelque chose à me reprocher. Les rendez-vous chez les notaires font-ils inévitablement cet effet-là ?

L'hôtesse ne m'adresse toujours pas un mot. Ne tenant aucun compte de mon existence physique, elle parle à l'escalier dont la monumentale volute s'élance derrière moi :

— Je te l'envoie, tu la récupères sur le palier ?

Une voix féminine lui répond :

— D'accord !

Je viens d'être absorbée dans une dimension parallèle. J'ai donc affaire à un escalier femelle, qui m'attend de marche ferme tandis que la dame de l'accueil m'expédie d'un geste. C'est si bon d'être considérée comme un paquet ! Un nouveau petit bonheur de l'existence auquel je goûte. J'avais déjà été prise pour pas mal de

choses – une andouille, une proie facile, une aveugle, un distributeur de billets et même un anneau de dentition – mais jamais encore pour un paquet.

C'est dans un état de semi-conscience que j'avance. En plus, ça sent bon. Un parfum de luxe discret flotte dans l'air. Je ne suis plus stressée puisque je viens d'atteindre le cinquième dan de la sagesse des biscuits chinois. Autour de moi, l'univers se déforme au ralenti. Je monte en me tenant à la rampe – à laquelle j'ai pris soin de dire bonjour.

À l'étage supérieur, une femme m'attend, raide comme une surveillante de pensionnat. On dirait la jumelle de celle qui est à l'accueil, en version dépliée.

— Vous êtes en retard. Nous pensions que vous ne viendriez pas. Le rendez-vous a déjà commencé.

Même embrouillé, mon esprit parvient à décrypter le sous-texte : mon absence aurait arrangé tout le monde.

Elle ouvre une immense porte et m'invite à entrer. Jusqu'ici, j'avais vécu la partie la plus agréable de ce cauchemar.

Le décor est sans surprise, mais je ne suis pas dans une fiction dont je pourrais m'extraire en zappant. Derrière un imposant bureau de style lourdaud se tient le notaire, cheveux poivre et sel, grand même assis, costume bleu passé de mode mais impeccable.

Face à lui, douze personnes installées en arc de cercle. Huit femmes, quatre hommes. Tous les participants tournent la tête vers moi exactement en même temps. Un film d'horreur. Différents âges, une fille et un garçon sont même plus jeunes que moi. Plusieurs sont habillés de noir comme pour signifier que ce rendez-vous joue les prolongations des obsèques. Avec mon blouson citrouille, mon pull gris à torsades et mon jean bordeaux, je suis complètement à côté de la plaque. Félicitations, Amandine. Disqualifiée dès la première manche.

Les individus qui composent cette assemblée disparate partagent au moins un point commun : tous me dévisagent avec des regards emplis d'animosité, sauf peut-être un. Je ne les ai pourtant jamais rencontrés.

Plus une chaise de libre. Il est évident qu'ils ne voulaient pas de moi. C'est une première : je n'ai jamais été détestée à ce point. Belle unanimité. Je suis fixée par douze personnes qui me rejettent sans ambiguïté. Un record. Ces gens savent-ils quelque chose à mon sujet que j'ignore ? J'espère vraiment qu'il y a erreur sur la personne. Ce serait mieux pour ma santé mentale.

Chacun de ces visages me témoigne mépris, voire dégoût, et, si la relative neutralité du jeune homme qui semble moins virulent à mon égard me fait l'effet d'une bouée en plein naufrage, les éclairs de répulsion que je lis dans les yeux de sa voisine en noir sont autant de torpilles. Drôlement contente d'avoir posé une journée.

La vague de haine est telle que je chancelle. Je me retourne, à la fois dans un réflexe de repli défensif et pour chercher la sortie de secours. La femme qui m'a réceptionnée me coupe cependant la retraite en me tendant une chaise.

Maître Jantzer m'invite à prendre place.

— Mademoiselle Aubertin, je présume ? La convocation spécifiait 10 heures précises...

En temps normal, j'aurais répliqué que, venant de l'autre bout du pays et n'ayant que trois minutes de retard, le commentaire me paraissait un poil superfétatoire. Mais là...

— Bienvenue, ajoute-t-il.

« Bienvenue » ? Sérieux ? Il ne s'est pas rendu compte de ce que je viens de me prendre en arrivant ? Franchement, son « bienvenue », il peut se le tailler en pointe et s'en faire un petit chapeau.

Je m'assieds sans piper mot. Plus du tout envie de rire. Les regards pèsent sur moi. Réprobation et colère. Je serre les poings, je contracte les mâchoires et je rentre les épaules. Position d'atterrissage d'urgence. Je suis l'accusée qui s'apprête à entendre la sentence.

Le notaire m'explique :

— Vous n'avez rien manqué d'important, nous venions simplement de vérifier les états civils. Puis-je vous demander une pièce d'identité ?

Je me cabre légèrement. Il insiste :

— C'est la loi.

Je lui tends mon passeport – ça devient une habitude en ce moment. Il l'ouvre et vérifie scrupuleusement :

— Mlle Amandine, Sophie, Estelle Aubertin, née le 6 octobre...

Il s'interrompt et m'adresse un clin d'œil qui se veut charmeur :

— Par galanterie, je ne précise pas l'année de naissance des dames.

Par pitié ! Ce brave homme va me faire regretter la lecture que ce maniaque de Florian avait faite du même document. Dans l'assistance, je perçois au moins deux soupirs d'impatience agacée. Le notaire n'en tient aucun compte et continue à déclamer mon état civil. Devant ces gens inconnus qui ne me veulent aucun bien, je vis cela comme une humiliante mise à nu. Toute ma personne est soudain réduite à ces données brutes et déshumanisées.

— Elle n'a rien à faire ici, lâche brusquement la femme endeuillée aux yeux lance-torpilles.

L'homme de loi l'arrête d'un geste serein mais sans appel.

— Chère madame, je suis le garant de la bonne conduite de cette succession et Mlle Aubertin a toute sa place parmi nous aujourd'hui. Nous ne sommes pas réunis pour juger de la pertinence très subjective de sentiments personnels, mais pour nous conformer aux dernières volontés d'un disparu auquel nous devons tous le plus profond respect.

La pertinence de sentiments personnels ? Que veut-il dire ?

Il pivote vers moi.

— Savez-vous qui était M. Christophe, François, Olivier Bellanger, le défunt ?

— Absolument pas.

— Vous voyez bien, insiste la femme, elle ne sait même pas qui c'est ! Elle n'a pas à être là.

Le notaire réplique d'un ton moins cordial :

— Madame, si vous interrompez encore la procédure, je me verrai dans l'obligation de vous demander de sortir. Est-ce clair ?

Elle se tait à contrecœur.

Je vous ai dit que j'étais un oiseau migrateur, mais j'ai changé. Là, tout de suite, je voudrais être une baleine. Avec un trou au sommet de la tête pour laisser s'échapper la pression. Parce que je suis en ébullition à l'intérieur. Un petit jet vers le plafond mouluré pour décompresser me ferait le plus grand bien.

Maître Jantzer reprend le cours de son exposé :

— Nous sommes donc rassemblés pour la lecture du testament de M. Christophe Bellanger,

selon un acte authentifié dûment établi en notre étude.

D'une voix monocorde, en faisant parfois l'impasse sur quelques mots qu'il doit juger inutiles, il lit sans passion le chapelet de clauses légales et les préambules.

Les participants, concentrés sur ces paroles au sein desquelles ils guettent sans doute le moindre indice les concernant, détournent enfin leurs foudres de ma personne, ce qui me permet de reprendre mon souffle en attendant leur prochaine livraison d'antipathie. Je les observe discrètement. La famille du mort, donc. Qui était sa femme ? Je parie pour le lance-torpilles. Sans doute flanquée de ses deux enfants dont le fils, je suppose, doit avoir une petite vingtaine et semble le seul à ne pas être à cran sur ce qui va se dire. Lui m'a regardée comme un être humain.

Pendant que maître Jantzer déroule sa litanie, certains me lancent des œillades hostiles. Tous paraissent n'attendre qu'une chose, l'annonce de la répartition des biens, en s'y préparant comme pour une mêlée de rugby dans laquelle personne ne se fera de cadeau.

— Conformément aux dernières volontés du défunt, je vais à présent vous préciser les attributions qu'il laisse en héritage.

Il tourne la page en prenant son temps. Les douze sont au taquet, prêts à bondir.

— « À mon ami et associé, Stéphane Latour, je lègue la moitié de mes parts dans notre entreprise, avec pour instruction de tout mettre en œuvre pour faciliter sa pérennité. »

J'identifie l'homme concerné à sa réaction. Il semble soulagé. Lui n'est pas en noir. La femme qui me déteste a soudain l'air de lui en vouloir beaucoup, à lui aussi. Peut-être a-t-il obtenu ce qu'elle convoitait ?

L'énumération se poursuit. Des appartements locatifs, des comptes, des titres, un portefeuille assez conséquent de participations dans diverses entreprises. Chaque annonce fait réagir l'assistance, et même si la plupart tentent de masquer leurs sentiments, de nombreux symptômes les trahissent. N'ayant aucun lien avec le défunt et strictement rien à faire de son patrimoine, j'observe la scène avec un détachement qui autorise l'analyse. M. Bellanger avait brillamment réussi. Ceux qui lui ont survécu, trop occupés à se jeter sur le grain qu'on leur donne à picorer, ne se soucient plus de moi. Je suis le témoin transparent d'une scène riche d'enseignements sur la nature humaine. J'ai peut-être bien fait de venir, finalement.

À force de les entendre nommés et de les voir manifester leurs états d'âme, je reconstitue peu à peu l'arbre généalogique du patriarche disparu. Deux remarques me viennent : il n'était pas si vieux que ça, et il était manifestement bizarrement entouré.

Je crois que son fils ne s'attendait pas à récupérer une somme si importante. Sa fille, par contre, espérait visiblement plus. Le fait qu'ils empochent autant semble d'ailleurs énerver leur mère, qui, du coup, en veut à deux personnes supplémentaires. Apprendre qu'elle conserve la jouissance de la villa où elle vivait avec feu son époux ne paraît pas l'apaiser. Nul

besoin de la connaître pour deviner qu'elle se sent flouée chaque fois qu'une part échoit à quelqu'un d'autre. Être veuve semble être pour elle un métier comme un autre, un job commercial très concurrentiel dans lequel se faire manger des parts de marché l'ulcère.

Suivent quelques œuvres – principalement des sculptures –, puis une voiture de collection sur laquelle, à l'évidence, plusieurs avaient des vues. Je me sens de mieux en mieux. Je ne suis plus la cible des réflexions désobligeantes.

Le notaire tourne la dernière page, se racle la gorge et conclut :

— « Pour finir, je lègue la Cabane aux Écureuils et tout ce qu'elle contient à ma fille naturelle, Amandine Aubertin, afin que, malgré tout, nous puissions partager quelque chose. »

Que vient-il de dire ? « À ma fille naturelle » ? « La cabane aux écureuils » ?

À en juger par les réactions stupéfaites et outrées, cette cabane à écureuils ne doit pas être une simple mangeoire pour petits animaux mignons. On ne s'excite pas à ce point pour un accessoire de jardin. Quant à l'autre mention qui me définit comme sa fille naturelle, la fissure qu'elle est en train d'ouvrir dans ma pauvre cervelle s'avère déjà plus large que le Grand Canyon.

Je n'écoute plus. Je suis prostrée. Je sens bien que la séance s'achève dans le chaos et que tout le monde y va de son commentaire sur un ton souvent agressif, mais je ne parviens pas à réagir. Je viens d'exploser en vol. Plus d'air dans les poumons, incapable de reprendre pied dans la

réalité. Je suis enfermée à double tour au fond de moi-même, en train d'essayer de comprendre ce qu'impliquent ces trois mots qui viennent de m'engloutir comme une avalanche. *Ma fille naturelle.*

Le lance-torpilles déboule devant moi et me jette :

— Si vous aviez un peu d'honneur, vous renonceriez de vous-même ! Rendez ce qui ne vous appartient pas. Laissez notre famille tranquille. Au chagrin de la perte de Christophe ne doit pas s'ajouter l'infamie d'un scandale injuste.

Sa voix me parvient avec de l'écho. Elle parle bien, mais elle a vraiment une sale gueule de hyène. L'aigreur déforme ses traits. Une autre voix s'ajoute à ses aboiements. Je n'ai même pas la force de tourner la tête pour voir qui vomit son ressentiment.

— Vous ne vous en sortirez pas comme ça, soyez-en sûre ! La Cabane aux Écureuils est à nous !

Le notaire a contourné son bureau et s'interpose entre la meute et moi. Il fait rempart de son corps, sans parvenir à endiguer le flot de récriminations.

— Vous n'avez pas honte de vous pointer comme ça ?

— Vous n'étiez rien pour lui, vous ne l'avez même jamais vu !

— Rendez ce qui ne vous appartient pas !

— Vous ne l'emporterez pas au paradis !

Amandine est absente, laissez un message après le bip.

Maître Jantzer les repousse, il tonne pour le principe :

— S'il vous plaît, laissez cette jeune femme tranquille ! Songez à ce que le disparu aurait pensé de votre comportement.

— Il n'est plus là et il nous laisse avec un sacré problème !

Je ne sais pas qui a braillé ça, mais sur ce coup-là, je suis d'accord. Toujours assise, sous le choc, j'arrive simplement à murmurer :

— Je n'ai pas demandé à être là.

Évidemment, comme souvent quand on dit quelque chose d'important, personne n'écoute. Je voudrais pleurer, mais rien ne vient. Avec l'aide de son assistante, le notaire évacue tout le monde vers la sortie et revient vers moi.

— Je suis navré, mademoiselle Aubertin, je dois vous prier de sortir aussi. Mais s'il vous plaît, restez. Je souhaite vous parler.

Je ne comprends pas. Je le fixe, perdue.

— Vous me demandez de partir mais vous voulez que je reste ?

— Vous devez quitter mon bureau, c'est le seul moyen d'acter formellement la fin de ce rendez-vous. Si vous restiez seule avec moi sans être ressortie, ils pourraient arguer que la succession s'est close sans eux et à leur préjudice.

— Vous faites un métier compliqué, maître.

— Il n'y a pas de vie simple, mademoiselle. Vous le savez mieux que personne depuis quelques minutes.

La horde s'est dispersée. La tortue est à nouveau tranquille derrière son comptoir. L'étude a retrouvé son calme et le notaire m'invite à le suivre dans son bureau. Une fois vide, le lieu semble plus grand. Moins hostile, aussi.

Malgré la saison, maître Jantzer ouvre la fenêtre en grand.

— Prévenez-moi si vous avez froid, mais je préfère ventiler.

Pas certain que même le vent d'automne puisse chasser l'ambiance délétère dont l'air est encore saturé.

— Veuillez vous installer, s'il vous plaît. Vous avez désormais le choix...

Il me désigne les treize chaises d'un geste large. Bien que certaines soient mieux situées face à lui, je reprends la mienne. Aucune envie d'être en contact avec quoi que ce soit qui ait touché les fesses de ces gens.

Le notaire se comporte à présent normalement. Débarrassé de son côté acteur shakespearien, il n'esquive plus mon regard derrière une armure de bonhomie.

— Voulez-vous boire quelque chose ?

— Merci, mais je ne peux rien avaler.

Après une pause, il demande :

— Vous n'aviez aucune idée de ce qui allait se jouer ici, n'est-ce pas ? Vous ne saviez pas ?

— Que j'étais la fille naturelle d'un inconnu ? Non, effectivement.

— Je m'en suis douté. Nous avons eu beaucoup de mal à vous localiser.

— Êtes-vous certain qu'il ne s'agisse pas d'une erreur ? Vous me confondez peut-être avec une homonyme ?

— Tout concorde.

— Mais une analyse ADN serait...

— Elle serait inutile, chère mademoiselle. Faites-moi confiance. J'ai eu l'occasion de constater récemment que M. Bellanger savait exactement qui vous étiez.

— Que voulez-vous dire ?

— Il ne vous avait jamais totalement perdue de vue. Il nous a laissés vous chercher, et devant nos difficultés, il nous a finalement confié des informations qui ne laissent aucun doute.

Après un temps, il ajoute :

— Si je peux me permettre, un autre élément ne trompe pas.

— C'est-à-dire ?

— Vos yeux. Vous avez exactement les mêmes que lui.

Je baisse la tête. Il va falloir que je vive avec ça. D'une voix douce, maître Jantzer s'enquiert :

— Comment vous sentez-vous ?

Je me redresse.

— À votre avis ? Si vous veniez brutalement d'apprendre que l'homme que vous avez toujours appelé Papa n'est pas votre père, tout en

vous faisant piétiner comme si vous étiez une criminelle, qu'éprouveriez-vous ?

— Certes. Résumé ainsi...

Machinalement, il remet de l'ordre dans les documents de la succession et commente :

— J'aimerais vous rassurer sur un point : le legs que vous a consenti M. Bellanger est inattaquable juridiquement. Je vous le garantis. Ils vont probablement essayer, mais ils n'arriveront à rien.

— Sa femme m'ordonne pourtant de restituer cette cabane.

— Vous pouvez bien entendu renoncer à votre héritage, mais si vous m'autorisez un conseil, malgré ce que vous venez d'affronter, je vous incite à vous en abstenir. Au moins dans l'immédiat. Plus tard, peut-être, à votre convenance. Mais vous devez décider en toute sérénité, lorsque vous aurez donné à cette histoire la place qui lui revient.

— La sérénité ? Je viens d'épuiser mon stock, et aucun arrivage n'est annoncé avant un bon moment...

Je frotte mes yeux secs en marmonnant :

— Ça arrive souvent, ce genre de rendez-vous ?

Il esquisse un sourire.

— Mademoiselle, nous avons la charge légale de la plupart des situations qui forgent le destin d'un individu. Parfois avant même sa naissance, et souvent après sa mort. Nous avons pour mission d'accompagner, de conseiller et d'authentifier. Si vous n'avez pas encore eu affaire à un confrère, c'est que votre existence a été assez paisible jusque-là et croyez-moi, vous devez vous en réjouir. Achats, ventes, mariages,

partages, divorces, successions, contrats en tout genre sont autant d'occasions d'aiguiser les appétits et de libérer les personnalités au-delà des masques.

— Cette fosse aux lions constitue votre quotidien ?

— Nous sommes aussi témoins de très beaux moments, fort heureusement, mais les lectures de testament peuvent se révéler particulièrement violentes.

— Sur une échelle de 1 à 10, à combien évaluez-vous celle-là ?

Il sourit à nouveau puis se lève pour refermer la fenêtre.

— Je me doute de l'effet que ce rendez-vous a produit sur vous. J'en suis navré. En quarante ans de métier, je vous avoue que moi-même, je ne m'y suis toujours pas habitué. Mais je me dois d'être honnête. Sur cette échelle, on serait sur un petit 5.

— Alors à 10, il doit y avoir des morts...

— On a déjà assisté à des tentatives de meurtre, en effet.

Il vient s'asseoir sur une des chaises près de moi.

— Mademoiselle Aubertin, puis-je vous parler franchement ? Non plus en tant que notaire, mais en homme de modeste expérience.

— Si ça doit me faire mal, je ne préfère pas. Parce que là, sincèrement...

— Je gérais les affaires de M. Bellanger depuis plus de trente ans. Vous n'étiez pas née quand je l'ai rencontré. Je crois pouvoir affirmer que j'avais sa confiance. Un homme agréable, droit – jusqu'à la limite du rigide – et

très déterminé. Dans le cadre de nos relations professionnelles, il m'a maintes fois confié des secrets dont même sa femme n'a jamais entendu parler.

— Je le comprends. On a davantage envie de vous parler qu'à elle.

— Sur la dernière année, il a vu sa fin venir. Même s'il n'en parlait jamais, surtout pas avec sa famille, il ne se faisait aucune illusion. Ce n'était pas son genre.

— De quoi est-il décédé ?

— D'un cancer.

— Classique, mais efficace.

— Dès qu'il a eu connaissance du diagnostic, votre p... – il s'interrompt et rectifie – M. Bellanger a tout de suite travaillé à organiser sa succession. Il se doutait de ce qui allait se passer aujourd'hui. Mais ce qui est certain, c'est qu'il souhaitait vraiment que vous héritiez de cette propriété.

— C'est quoi, la Cabane aux Écureuils ?

— Une assez jolie maison qu'il tenait de sa famille. Je ne m'y suis rendu qu'une seule fois, relativement récemment d'ailleurs, pour en faire l'évaluation en vue de la préparation de ce partage.

Il se tourne davantage vers moi.

— Je vous promets que je l'ai vu hésiter sur beaucoup d'attributions. Il a pesé, évalué, calculé, mais il a toujours été très clair quant au fait que cette maison devait vous revenir. Il y tenait énormément. Son choix de vous la donner n'est pas anodin.

— Vous le connaissiez bien ?

— J'aurais eu tendance à le croire, jusqu'à ce que je découvre votre existence, à l'occasion de la rédaction de son testament. Un homme a toujours ses secrets. Jamais auparavant il n'avait évoqué votre nom, et pourtant j'ai compris par la suite que vous occupiez une grande part de son esprit.

Maître Jantzer pose sa main sur mon avant-bras.

— Vous savez, ma fonction m'a déjà obligé à sortir des enfants naturels du chapeau en ce genre de circonstances.

— Vous êtes un magicien.

— Tout au plus le révélateur d'une réalité dont je ne suis en rien responsable. Mais je vous le dis, mademoiselle, c'est la première fois que l'enfant en question n'était lui-même pas au courant. Ce doit être une sacrée pagaille dans votre tête.

— Vous n'avez pas idée.

Un tremblement de terre. Tout s'est disloqué en moi. Je ne suis pas capable d'évaluer les dégâts mais je sens qu'ils sont énormes. D'autant que les répliques sismiques sont nombreuses et n'en finissent pas de fissurer le peu qui tenait encore debout. J'ignore ce que l'on pourra extraire des décombres. Rien d'intact, c'est certain.

Cette lettre ne s'est pas contentée de tomber dans ma vie comme une météorite, c'est véritablement un astéroïde qui m'a pulvérisée, et je parie qu'après ce cataclysme plusieurs espèces vont disparaître, dont potentiellement une Amandine. C'est horrible.

Ma vie tout entière s'est bâtie sur un mensonge. Je me retrouve devant un décor dont les pans sont en train de brûler. Qu'y a-t-il derrière ? De quelle réalité suis-je issue ? Celle que l'on m'avait présentée n'est pas authentique.

Dans la chaîne de la vie, j'étais au moins un maillon. Une continuité dans laquelle j'avais mon emplacement réservé. Mais tout s'est brisé. Je ne suis plus qu'un ajout sorti de nulle part qui ne trouve sa place dans aucune lignée. Je

ne m'étais pas du tout rendu compte de l'importance que cela avait avant d'en être privée.

Je me jugeais déjà laborieuse à prendre confiance en moi. Peu à peu, je parvenais pourtant à m'accepter en définissant ma personnalité. À défaut d'oser encore l'affirmer, je devenais capable de lui permettre d'éclore. On m'a expliqué que pour enfin devenir soi-même, il faut un peu d'expérience, une épaule sur laquelle s'appuyer, et le courage d'apprendre de ses erreurs. J'ai souvent été nourrie de principes sans doute très sages, et j'ai reçu de nombreux conseils pertinents. Mais aucun ne tient face à ce que j'affronte.

Mes parents m'ont menti. Ma vie n'est pas ma vie.

Cela me révolte, mais plus encore, cela me ravage. Mes repères s'écroulent les uns après les autres à mesure que je prends conscience des implications de cette révélation. L'onde de choc n'en finit pas de me dévaster. Mon enfance autrefois heureuse me donne l'impression de se déliter, dissoute par le mensonge. J'en veux terriblement à ma mère. Cela ne m'était jamais arrivé. En termes de rancœur, je suis passée de 0 à 100 en moins d'une journée. C'est lent pour un bolide de Formule 1 mais pour un humain, c'est le mur du son.

Avant, j'affrontais mes doutes et mes angoisses adossée à un mur que je pensais solide. J'avais ma base, mes fondations, je me sentais protégée et stable. Trois mots auront tout dynamité. *Ma fille naturelle.*

Toute mon énergie m'a abandonnée. Je ne ressens plus rien. Sèche. Cela a commencé dans

le train du retour. Je suis rentrée comme un zombie et depuis, j'ai en moi autant de chaleur qu'un bloc de granit. Plus aucune empathie, plus goût à rien. Je suis un champ de gravats.

Pas envie de me plaindre. Plus envie de hurler. Je veux juste que l'on me laisse tranquille dans mon trou. Mes Patates m'ont envoyé des messages pour savoir si j'avais hérité d'une fortune, mais même à elles, je ne veux pas parler. De toute façon, je ne saurais pas comment leur raconter ce qui m'arrive. Trop destructeur.

Ce matin au magasin, ils se sont tous demandé ce qui m'arrivait. D'habitude, on rigole bien. En plus, on commence à recevoir les articles de Noël et Nino a toujours des idées de mises en scène extravagantes pour nos vitrines. Les clients adorent et les attendent. Comme il le résume parfaitement : « Chez Soldeuros, on vend des cochonneries, mais on le fait bien ! » Quand il a cherché à brancher une grande décoration de jardin en forme de biche éclairée de l'intérieur, il s'est électrocuté. Tout le monde était plié, je n'ai pas bronché. Flavie, toujours à la pointe du combat social, surtout quand ça lui profite, a aussitôt tenté de convaincre les autres de se mettre en grève pour cause de « biche non conforme ». En tant que manager adjointe, je n'ai pas réagi. Elle a du coup forcé sa chance en se négociant – pour elle toute seule – un aménagement de son temps pour les fêtes.

La biche s'est mise à clignoter. On ne sait pas si c'est normal. Peut-être est-elle conçue ainsi ? Peut-être va-t-elle exploser ? Ça m'est égal.

Nino m'a dit qu'il y avait aussi des gros écureuils dans l'arrivage. Selon lui, ils sont si laids qu'ils vont traumatiser les enfants. Des écureuils... J'ai peut-être une cabane pour eux.

Je suis affalée dans mon canapé. J'ai coupé mon téléphone et je n'ouvrirai à personne. Je n'arrive même pas à voir net ce que j'ai devant moi. Un clown en feu pourrait passer dans mon salon en jonglant que je ne m'en apercevrais pas. Trop à faire dans ma tête.

J'ai essayé de me concentrer sur la photo du chaton et du papillon. J'ignore pourquoi. Peut-être une sorte de test pour vérifier si les sentiments qui ont résisté jusque-là répondent encore présents. J'ai fixé le cliché, je me suis efforcée de me souvenir de l'effet qu'il produisait en moi. Les résultats ne sont pas bons. Électrocardiogramme plat. Pas un seul coup sur les tuyaux donné par un sentiment survivant coincé sous les décombres. Pour la première fois depuis que je l'ai, l'image m'a laissée de marbre. Je n'ai même pas pu garder le petit cadre à la main tellement l'objet me brûlait les doigts.

Cette photo symbolise tout ce qui vient de voler en éclats. Mon innocence, la confiance, une idée éternelle que je me faisais de l'affection. Mon père me l'avait offerte, témoin d'une enfance idéale. Ce n'est plus que la relique froide d'un monde qui n'en finit pas de m'échapper.

Mon père... Parlons-en ! Dans les ruines de mon esprit, j'entrevois que l'épicentre du séisme se situe exactement sur lui. Était-il au courant que je ne suis pas vraiment sa fille ? Si oui, tellement de questions se posent. Si non, tant



14215

Composition
NORD COMPO

*Achevé d'imprimer à Barcelone
par CPI Black Print
le 2 septembre 2024*

Dépôt légal : septembre 2024
EAN 9782290401118
OTP L21EPLN003632-621839

ÉDITIONS J'AI LU
82, rue Saint-Lazare, 75009 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion